

En arrivant au magasin, Bill Curran présenta son nouveau camarade au marchand.

—C'est un de mes meilleurs amis, M. Goose, dit-il, et je veux que vous fassiez avec lui de bonnes affaires. Ne cherchez pas à le prendre pour un aventurier, car il ne l'est pas : C'est un gentleman, M. Goose.

—Que puis-je faire pour vous ? demanda M. Goose à Sauvage.

—Si vous le pouvez, fournissez-moi un costume complet, y compris des bottes et un chapeau, répondit Shasta.

—Je puis très bien le faire, déclara M. Goose, et il commença immédiatement à étaler sa marchandise.

Il eut été impossible à aucun homme de s'habiller très élégamment dans un établissement pareil, mais les effets que Shasta Sauvage y acheta étaient de bonne qualité et lui allaient assez bien, ce qui était un avantage marquant sur ceux qu'il tenait de la libéralité des deux chasseurs. Lorsque son dernier achat fut terminé, il était véritablement transformé de la tête aux pieds.

—Maintenant, dit-il, si j'avais ma ceinture et mes revolvers, je me retrouverais moi-même.

—Mon ami, observa M. Goose, si vous voulez acheter une paire de revolvers et une ceinture, je vais vous en vendre d'excellents, de meilleurs que ceux de Red Jim, qui n'ont leurs pareils nulle part.

—Montrez-les, je vous prie, répondit Shasta.

Ils furent immédiatement apportés et Shasta examina les armes, puis en demanda le prix, qui se trouva être de cinquante dollars.

—Quoi ! Jingo ! exclamèrent Bill Curran et Tom Pratt en même temps.

—Regardez par ici, vieux serpent à l'œil louche, s'écria Bill. Ne vous ai-je pas dit d'être raisonnable dans votre marché ? Quoi ! cinquante dollars seraient presque assez pour acheter les revolvers de Red Jim lui-même ! Allons, dites-moi le prix le plus bas pour ces armes de pacotille, et finissons-en !

—Bien, dit M. Goose, comme ce gentleman est de vos amis, je lui donnerai ces revolvers pour vingt dollars.

Shasta accepta ce prix, et les passa à sa ceinture.

—Voyez-vous, dit Bill, en sortant, les choses ont beaucoup changé ici depuis sept ans, et vous aurez à tenir constamment les yeux ouverts, spécialement ici, à Hardpan. Il s'y trouve la plus affreuse collection de bandits dont vous ayez jamais pu entendre parler.

Il y avait une boutique de barbier à Hardpan, et en passant devant la porte, Shasta y entra. Lorsqu'il eut été soumis pendant une heure et demie aux mains exercées de l'opérateur, son extérieur s'était encore considérablement amélioré.

—Et maintenant, mes amis, dit-il, lorsqu'ils furent sortis, voudriez-vous, s'il vous plaît, m'expliquer quand et comment je pourrai me mettre en route pour l'Est ?

—Après demain, camarade, c'est le départ le plus prochain, répondit Bill. La diligence ne fait ici qu'un voyage par semaine. Elle arrivera demain, et repartira le matin suivant.

—Me faudra-t-il donc rester ici un jour entier ? soupira Shasta. Comment pourrai-je attendre ? Pauvre Mary ! elle doit me pleurer comme mort.

—Bah ! Un jour de plus ou de moins, ne changera pas grand chose à une absence de sept ans, dit Bill, ainsi tâchez de patienter. Voici la *Primerose*, camarade, entrons-y pour une heure et essayons de nous amuser.

Ils entrèrent au salon de l'établissement que Bill venait de désigner sous le nom de la *Primerose*.

La salle était bien remplie. La danse et les jeux de carte semblaient être le programme de la soirée, tandis qu'au comptoir, plusieurs vagabonds de Hardpan absorbaient bravement des liqueurs fortes, avec le même sans façon qu'ils eussent mis à avaler de l'eau claire.

—Voulez-vous prendre un verre de gin, camarade ? demanda Bill, montrant du doigt le comptoir.

—Non, répliqua Shasta, je ne bois jamais. Et quoique je

l'aie fait, il y a longtemps, je craindrais d'avaler un verre maintenant ; car, même le café que je me suis permis en soupant, travaille d'une façon diabolique dans ma cervelle. Dieu seul peut savoir comment j'ai subsisté pendant le temps qu'a duré ma folie. Mais quant à la boisson, il est évident que je n'ai jamais absorbé que de l'eau.

—Si c'est comme cela, camarade, nous n'insisterons pas. Mais j'espère que vous nous excuserez, Tom et moi, si nous nous avançons pour prendre notre petit coup habituel.

—Mais certainement, répondit Shasta. Ne faites pas de façons avec moi et agissez comme si je n'y étais pas.

Les deux chasseurs s'avancèrent au comptoir et demandèrent à boire, tandis que Shasta s'asseyait à une table qui, par hasard, était vacante. Mais à peine y eut-il pris place, qu'une main lourde se posa sur son épaule, et qu'une voix s'écria :

—Ainsi, vous ne buvez pas d'eau de feu, hein ? Eh bien, c'est plus fort que ce que je puis croire !

Shasta se retourna avec vivacité et regarda autour de lui. Il se vit en présence d'un véritable géant, à la barbe d'un rouge carotte, qui tenait un revolver armé à une distance alarmante de sa tête.

—Mais vous buvez certainement, pèlerin. Je suis sûr que vous buvez, continua le géant. C'est parce que la personne qui devait le faire ne vous l'a pas demandé comme il fallait, que vous avez refusé. Maintenant, portez-vous droit devant vous et demandez votre consommation, ou il va y avoir un enterrement ici, et je crains fort que vous n'y figuriez comme cadavre.

—Grand Dieu ! s'écria Tom Pratt, en voyant d'un coup d'œil ce qui se passait ; je suis sûr que notre camarade Shasta est dans l'arène avec Red Jim comme dompteur !

Les deux chasseurs tirèrent à l'instant leurs revolvers, mais le géant à la barbe rouge fut trop prompt pour eux, et avant qu'ils eussent pu le menacer de leurs armes, il les avait couchés en joue.

—Doucement, là-bas, cria-t-il, je puis parfaitement arranger mes affaires sans recourir à votre aide ; ainsi, veuillez rengainer vos joujoux.

Quant à Shasta Sauvage, pas le moindre signe de frayeur ne se montra sur sa physionomie ; il resta assis et contempla les revolvers du géant avec un air plus surpris qu'effrayé.

Les revolvers formaient la paire et provenaient évidemment de fabrication européenne. Les crosses étaient en argent, et représentaient une tête de tigre, dans la bouche duquel passait un anneau d'or. C'étaient des armes d'un cachet tout spécial, et qui, une fois aperçues, ne devaient plus être oubliées.

Red Jim était la terreur de Hardpan. Il était fort comme un taureau, presque aussi vif que ses revolvers, et il conduisait la ville à sa guise.

—Eh bien, voulez-vous boire, rugit-il. Mais Shasta ne sembla guère avoir entendu la question.

—Dites-moi, demanda-t-il avec vivacité, comment il se fait que ces armes soient en votre possession ?

—Que diable, qu'est-ce que cela peut vous faire ? Pourquoi avez-vous besoin de savoir où j'ai trouvé mes armes ? répondit le géant avec un grand aplomb, bien qu'il eut pâlit en entendant la question.

—C'est que ces armes sont à moi, dit Shasta avec le plus grand calme.

—A vous ? Ah ! ah ! Eh bien, si ça n'est pas le comble ! Ah ! ah ! ah ! Comment, pèlerin d'enfer, j'ai promené ces armes avec moi depuis bien des années.

—Oui, dit Shasta, environ sept ans.

La face du géant devint d'une pâleur livide et ses mains se mirent à trembler ; cependant il essaya de rester calme.

—Cela ne fait d'ailleurs aucune différence, cria-t-il, quo je les aie portés sept ans ou dix-sept ans ; vous allez boire !

Tous les yeux dans la salle étaient fixés sur eux, mais les revolvers du géant tenaient la foule en respect, il avait le dos appuyé contre le mur.

—Dois-je vous dire comment, où, et quand ces armes se sont trouvées en votre possession ? demanda Shasta.